

Le Diable rouge

d'Antoine Rault

Le spectacle est éblouissant : acteurs, décors, mise en scène et, oserai-je l'écrire, « qualité du spectateur ».

Le théâtre de Gaston Baty nous a habitué maintenant à ces programmations brillantes qui attirent les comédiens les plus confirmés, ceux qui savent à merveille traduire par l'intérieur la psychologie et les émotions tout en nuances des personnages, intégrer leur psychologie pour vivre ainsi la richesse de leur personnalité.

Le rideau rouge se lève sur un décor prestigieux qui restitue immédiatement l'ambiance opulente des palais du XVII^e siècle. On est saisi par le raffinement d'un plafond en marbre de Carrare dont la géométrie rappelle les façades des églises florentines de la Renaissance italienne, enserré dans un miroir géant qui permet par son jeu de lumière, de voir sur la scène en bas, les personnages s'animer.

Un homme couché gémit dans un coin et Colbert s'approche de lui pour l'aider à sa toilette. Le ministre tourne la tête, tant l'odeur qu'il dégage est fétide : Mazarin, le grand Cardinal, va mourir et il le sait.

La pièce « Le Diable rouge » traite de ce moment ultime où l'homme de pouvoir veut mettre un terme à la Guerre de Trente ans en mariant Louis XIV à l'infante d'Espagne... Mais le jeune roi vient de tomber éperdument

amoureux de la nièce du Cardinal, Marie Mancini qu'il veut épouser. Mazarin voit tout son travail politique remis en cause...

L'affrontement est grandiose et l'on assiste à la montée en puissance du jeune souverain qui défie son parrain, veut acquérir son indépendance en choisissant une alliance sentimentale plutôt que politique. La fougue, l'orgueil montant du jeune monarque s'effritent contre l'habileté politique de son parrain : « Je dissimule, je



© Abac.

biaise, j'adoucis », avait-il coutume de dire, ce qui lui permettait de ne jamais rien céder.

Il était si ambigu, si affable, si délicieusement sournois, qu'on n'en finissait plus de s'interroger sur cette personnalité. Claude Rich, qui est entré tout entier dans la peau du personnage, dit qu'il affichait une profonde sincérité de l'instant, quitte à paraître tout à fait sincère l'instant d'après, avec un interlocuteur qui développait une pensée contraire. Cruel avec sa famille, notamment avec sa nièce Marie Mancini qui, à la fin de son idylle avec Louis XIV, fut renvoyée à Rome sans ménagement, il fut aussi d'une fidélité indéfectible au Roi.

C'est Richelieu qui, séduit par son intelligence, introduisit ce roturier italien à la Cour de France. Il sut plaire à la Reine Anne d'Autriche qui fit de lui, en même temps que son Premier Ministre, le précepteur de son fils.

Louis XIV a grandi. Mazarin malgré lui, a terminé sa mission. Comment quitter l'exercice exaltant du pouvoir ? Comment quitter tous ces biens terrestres patiemment choisis et accumulés : tableaux de maîtres, objets précieux, domestiques, bijoux, animaux... et ses petits singes adorés qui, dans les antichambres, surveillaient les visiteurs ? Certes, la ligne de démarcation entre son patrimoine et celui de l'Etat n'est pas très nette, mais sur les conseils de Colbert qui avait été à bonne école, il rédige son dernier testament, en léguant tout au Roi de France ; ce qui aura pour but de faire taire les interrogations futures qu'on ne manquerait pas de se poser sur le bien-fondé de son honnêteté.

Le grand comédien qu'est Claude Riche EST Mazarin. Il a poli son rôle jusqu'à incarner à l'identique cette forte personnalité, tour à tour

émouvante, enfantine, manipulatrice, dure, vénale, mais qui, à aucun moment, n'a perdu de vue l'intérêt de l'Etat et de la dignité royale.

Geneviève Casile, qui fut tant de fois reine à la Comédie Française, incarne somptueusement Anne d'Autriche, solidaire de Mazarin et sans doute éprise de lui.

Adrien Melin est le jeune Roi Louis XIV, beau, juvénile, portant à merveille les costumes d'époque réalisés par Claire Belloc.

Enfin, une mention très spéciale doit être donnée à Catherine Bluwal, décoratrice, à qui vient d'être attribué le Molière de la meilleure décoration théâtrale.

On connaît Christophe Lidon pour ses mises en scène intelligentes, raffinées, soucieuses de l'atmosphère de l'époque. L'an dernier, il nous a donné « L'Antichambre » de Brisville qui traitait, en montrant le Salon de Madame Du Deffand, des idées du XVIIIe siècle. Ici, c'est la représentation du pouvoir qui l'occupe, avec la même qualité de réalisation, et avec le même souci de le rendre actuel.

Du grand théâtre. J'ai envie d'écrire, comme le fait le Figaroscope : courez-y !

Alice Fulconis.

« *LE DIABLE ROUGE* » d'Antoine RAULT :
Théâtre de la Gaîté-Montparnasse, 75014 Paris.
DUREE : 1h40

Places disponibles : Mercredi, Jeudi, Vendredi,
Samedi à 21H00 \ Dimanche à 17H00.

Tarifs : 53,5 € tarif plein ou 46,5-53,5 € tarif
adhérent (réserver).

A l'affiche du 5 septembre 2008 au 31 mai 2009